

HOMMAGE AUX LYONNOIS,

Par M. l'Abbé LAMOURETTE,

Sur son élévation à la dignité de l'Épiscopat.

Citoyens que je révere ! & dont je ne puis prononcer le nom sans être attendri, vous avez donc jeté vos regards sur un homme simple ? Si mon bonheur pouvoit justifier votre choix, la dignité auguste dont vous venez de me revêtir, n'empruntera pour moi son éclat, que de la simplicité des Apôtres, & à vous seuls je devrai mes vertus. C'est donc à votre ame que je consacre aujourd'hui mon hommage, à cette ame si noble, si douce, dont les qualités demeurent trop long-temps cachées sous le voile de la modestie. Pardonnez, si j'ose en révéler le secret; lorsque l'éloge est une justice, il ne peut blesser ni celui qui le donne, ni ceux à qui on l'adresse. Il est peu d'hommes qui puissent dire : J'ai été heureux. Presque tous

difent : Je le ferai ; aucun n'a dit je le fuis. Pour moi, je peux m'écrier dans les tranfports de la plus vive alégreffe : « Cette cité fuperbe
„ & floriffante, dont l'antiquité fe cache dans
„ les fiecles éloignés ; dont les marchands font
„ autant de Rois ; dont les tréfors fe forment
„ des tributs des fleuves, & dont les marchés
„ font le magafin de l'univers ; cette Reine des
„ cités, qui, du trône de la puiffance où elle
„ eft affife, étend fon bras formidable, ébranle
„ au loin les royaumes de la terre, vient me
„ choifir aujourd'hui pour être l'organe de fa
„ deftinée ! Dans quel étonnement mon ame
„ eft plongée ! Qu'il eft grand ! qu'il eft bon,
„ ce Maître des humains, d'avoir infpiré ces
„ dignes citoyens, pour que je fuffe le mobile
„ de leur bonheur ! . . . . » Etre des êtres, ne t'offenfe point, fi l'efpoir & ma foible raifon m'égarent, c'eft dans ta grandeur que je mettrai ma reffource & mon efpérance. Car qui fuis-je ? Un fragile mêlange d'abjection & de foibleffe ; un atome, un infecte, qui ne vit que l'efpace d'un matin & n'en voit jamais le foir ; une vapeur légere, un fouffle, une ombre vaine qui chemine au travers de l'incertitude & des périls.

Ton bras tout-puiffant, qui d'un coup léger renverferoit l'univers, pourrois-tu le déployer

contre un être si frêle ? Ah ! ta grandeur me défend contre toi. Si je suis indigne de ta clémence, je le suis aussi de ta colere. Oublierois-tu que je ne suis qu'une poussiere ; & que ces bons citoyens m'ont jugé digne d'être leur pasteur & leur guide. Oui, tu te souviendras de ta gloire. N'es-tu pas le Dieu qui pardonne, qui crée pour rendre heureux, qui punit pour conserver ? Toi qui d'un souffle foudroies, toi qui marches sur les orages, toi dont le front auguste s'éleve au-dessus des cieux, vois de l'œil le plus clément mes foiblesses & le désir que j'ai de mettre le comble au bonheur de cette Cité florissante. . . . .
. . . .

Citoyens, qui avez prononcé l'arrêt de ma destinée, c'est avec vous que je trouverai cette douceur, cette consistance & ces plaisirs qui croissent sur vos vertus & sous l'abri de la religion qui est gravée dans mon cœur en caractères ineffaçables. Les autres plaisirs ne sont point une production naturelle du cœur de l'homme ; ce sont comme des fruits sauvages, insipides, élevés à force d'art & de dépenses, à qui une imagination dépravée prête un goût de caprice, mais qui sans saveur & sans maturité, ne sont qu'un aliment pesant & crud, qui surcharge & tue nos sens. En vain l'homme

ſe tourmente pour créer des plaiſirs artificiels, autres que ceux dont le créateur a jeté lui-méme les ſemences; il peut auſſi bien prétendre à former les éclairs & la foudre, qu'à créer par ſa propre force un plaiſir véritable différent de ceux de la nature : nous pouvons bien réuſſir à produire cette joie fauſſe & vaine qui ne vient point de l'ame, mais jamais cette gaieté douce & calme qui ſeule peut rendre l'homme heureux. Je ne vois point d'objet plus triſte dans la nature que l'imbécile joie d'un inſenſé qui ne ſent pas ſon mal & ſon danger, & qui court en riant à ſa perte.

Oui, bons citoyens, la ſolitude, les méditations les plus profondes & l'étude du cœur de l'homme ont conſtamment fixé mes ſoins & mes veilles. J'ai vu que le bonheur ne ſe trouvoit que dans la ſimplicité, la candeur & la vertu : combien de fois, méditant cette auguſte vérité, me ſuis-je écrié près de ma lampe nocturne :

Qu'il eſt doux d'être vertueux !

La vie de l'homme juſte ſe paſſe auſſi paiſiblement que les eaux tranquilles du ruiſſeau pur s'écoulent avec lenteur à travers la prairie. Comme elles, le juſte laiſſe après lui l'abon-

dance & la félicité ; comme elles on le désire, on le chérit, on le regrette. Oui bons citoyens :

Qu'il est doux d'être vertueux ?

La nature veille en tout temps sur l'homme juste : elle préside à sa naissance & lui donne des parents aussi sages que tendres, qui prennent soin de sa jeunesse & le forment à la vertu. Dans peu il devient robuste comme eux ; le premier usage de ses forces est d'en aider ses parents déjà débiles ; il voudroit leur rendre tout ce qu'il a reçu : mais bientôt la nature parle à son cœur ; il sent le besoin d'une compagne ; une digne amante vient s'offrir à ses innocents désirs : le plus tendre amour les captive bientôt dans les plus doux liens. Une aimable & nombreuse postérité est le fruit d'une si saint hymen ; ils font leur bonheur de celui de leurs enfants, pour en mériter dans la suite un juste retour ; les années se multiplient ; les vertueux époux courbent peu-à-peu sous leur poids ; enfin ils succombent regrettés des leurs, contents d'eux, ils meurent comme ils ont vécu.

Qu'il est doux d'être vertueux !

Les infortunés bénissent l'homme justes ; ses

compatriotes l'aiment; l'étranger : l'eſtime les plaiſirs les plus doux ſe raſſemblent tous ſous ſon humble toît, les jeux innocents charment ſes loiſirs, couronnent ſes repas & le diſpoſent à de nouveaux travaux; & pour compléter ſon bonheur, l'amitié, la tendre amitié s'aſſied à ſa table.

Qu'il eſt doux d'être vertueux!

Bons citoyens, pour l'homme juſte l'aurore eſt toujours belle, le jour toujours ſerein, la nature toujours dans ſon printemps; le réveil de l'homme juſte eſt le ſignal du bonheur; ſes moments ſont tous remplis, l'infortuné les compte preſque tous pour lui. La nuit ne ſurprend pas le juſte avant d'avoir profité du jour. Le doux ſommeil vient alors fermer ſes paupieres; il dort & ne craint pas d'être réveillé au bruit des remords. La paix eſt la compagne de l'innocence; le calme de la nuit n'eſt pas plus profond que celui de ſon cœur.

Qu'il eſt doux d'être vertueux!

Le méchant, il eſt vrai, partage avec le juſte la lumiere du jour. La nuit étend ſes voiles paiſibles ſur l'un comme ſur l'autre. Sur l'un

l'un & ſur l'autre la nature répand ſes bienfaits; mais qu'elle diſcerne bien la vertu du vice. Ces mêmes préſents de la bonne nature, qui font le bonheur du juſte qui en ſait jouir, ſont une ſource de maux pour le méchant qui en abuſe.

Bons citoyens, écriez-vous avec moi dans les tranſports d'une joie ſoudaine!

Qu'il eſt doux d'être vertueux!

Quelquefois des nuages ſombres viennent obſcurcir les beaux jours de l'homme juſte; ſes plaiſirs ſont quelquefois traverſés de peines, mais c'eſt une ingenieuſe précaution de la nature pour lui faire mieux ſentir ſon bonheur. Quelque revers qu'il lui arrive, il conſerve toujours un bon cœur, un eſprit droit, une belle ame, une voix conſolante lui crie ſans ceſſe: ne crains rien, tu es juſte.

Qu'il eſt doux d'être vertueux!

Tels ſont, bons citoyens les jours de l'homme vertueux; tels ſeront ceux que je goûterai dans peu auprès de vous: des larmes coulent de mes yeux; j'aime à vous voir ſenſibles à

cette image : avec vous je ſerai heureux ; vous ſeuls mettrez le comble à mon bonheur.

L'Abbé LAMOURETTE.
Évêque de Lyon.